

# La leçon de survie d'un filmeur fragile et résistant

Joaquim Pinto double la chronique de sa lutte contre le VIH d'une réflexion poignante sur l'état du monde

## ET MAINTENANT ?



Voici un objet filmique des plus singuliers, des plus émouvants. Peu de triche, peu de pose, quelque chose comme une vérité longuement mûrie, ciselée, découpée au laser, qui vous rencontre de front. L'auteur, Joaquim Pinto, est portugais, il est âgé de 57 ans. Il fut ingénieur du son dans le cinéma, producteur de quelques baroques chefs-d'œuvre nationaux comme *Souvenirs de la maison jaune* (1989) et *La Comédie de Dieu* (1995) de Joao Cesar Monteiro, et réalisateur d'une œuvre abondante (fiction et documentaire), à peu près inconnue en France.

Par ailleurs, Joaquim Pinto vit depuis maintenant vingt ans avec le VIH, doublé d'une hépatite C. Autant dire qu'il résiste comme il peut à l'usure insidieuse de cette sale combinaison. C'est à la croisée de ces deux « qualités » – homme de cinéma et mort en sursis – qu'il faut envisager son nouveau film, un journal intime dont le titre circonscrit bien le propos : « et maintenant », en effet, que faire, qu'espérer, que filmer encore ? Quoi, sinon l'impondérable survie dont mon corps est le dépositaire. Fragile et résistant. Exténué et jaillissant. Emacé et désirant. C'est à cela que ressemble aujourd'hui Joaquim : long corps sec, visage raviné, barbe poivre et sel – marques de l'âge et de la maladie – relevés, dans l'éclat furtif d'un regard, dans certains gestes et expressions, d'une jeunesse qui ne se laisse pas si facilement oublier.



Joaquim Pinto (à gauche) avec son compagnon Nuno Leonel et leurs chiens. RUI GAUDÊNCIO

« Et maintenant ? » est un film dont l'ambition est de penser le monde

en vie », expression mot pour mot employée par Michel Houellebecq dans ces colonnes pour définir récemment son personnage dans le film *Near Death*.

*Et maintenant ?* est un film dont l'ambition est de penser le monde. La place du sida dans l'histoire de l'humanité, la place de l'homme dans l'histoire du capitalisme, la maladie moderne du profit, le délire de la croissance, l'épuisement des réserves vitales de la planète. C'est un peu comme si l'obligation de penser sa propre survie autorisait Joaquim Pinto à embrasser celle de ses contemporains.

*Et maintenant ?* – c'est la belle pertinence de ce film – est donc une question collective autant que personnelle. Il se trouve qu'après les grands journaux testamentaires d'Hervé Guibert (*La Pudeur ou l'Impudeur*, 1992) ou de Derek Jarman (*Blue*, 1993), les progrès de la lutte contre le sida produisent, indirectement, ce nouveau diarisme dont Pippo Delbono est un autre représentant, moins héroïquement adossé à la mort, plus proche de l'inquiétude et du sort communs de l'humanité. Ces filmeurs, désolés de vivre dans ce que Pinto ne cesse de nommer un « monde triste », nous offrent pourtant avec une



# Voir du pays avec Joaquim Pinto

## RENCONTRE

Vous pensiez, en ce vendredi soir de novembre, faire la rencontre d'un cinéaste, dont le nouveau long-métrage, *Et maintenant ?*, gagne les écrans français. Et vous voilà, dans cette modeste chambre parisienne, nez à nez avec un pays tout entier. Le cinéaste s'appelle Joaquim Pinto ; le pays, Portugal.

Attention, ce n'est pas parce qu'il incarne toute une nation qu'il ne maîtrise qu'une seule langue. Joaquim Pinto parle couramment français – appris au contact du réalisateur André Téchiné, de l'écrivain Guy Hocquenghem, et d'autres compagnons de route –, allemand – appris durant une année d'études à Leipzig (Saxe), où il côtoya Angela Merkel –, anglais – appris dans les cinés pornos de New York. Mais, qu'il serpente de la langue de Molière à celle de

Goethe ou Shakespeare, Pinto s'arrange pour y glisser un cheveu de Camoes, ce filet de sifflantes et de soufflantes qui donne aux Portugais des airs de Zéphyr.

Dans le court-métrage *O Corpo de Afonso*, présenté en 2013 au Festival de Locarno, son confrère, ami et collaborateur Joao Pedro Rodrigues se demande à quoi ressemblait le premier roi du Portugal, Alphonse I<sup>er</sup> (1109-1185), dont les restes alimentent bien des fantasmes. Incidemment, le film pose la question du corps national : s'il fallait aujourd'hui incarner le Portugal, quelle chair ferait l'affaire ? A cette question, *Et maintenant ?* (Prix spécial du jury 2013 à Locarno, justement) répond avec un mélange d'humilité et de superbe : est-il corps plus portugais que celui de Pinto, corps en crise mais corps en vie, ravagé par le VIH et l'hépatite C, mais animé du désir impérieux

d'aimer, de créer, de digresser ?

Car la digression est à la conversation ce que le *bacalhau* est à la gastronomie : une spécialité portugaise, dont, en entretien, Pinto s'emploie à démontrer la vigueur, de fil en aiguille, et d'aiguille en botte de foin, sans l'air de toucher à quoi que ce soit d'autre qu'aux tiges de cigarette qu'il fume et hume jusqu'au vertige.

### Insubordination

Ecoutez-le évoquer Francisco de Holanda (1517-1589), peintre et humaniste, disciple lisboète de Michel-Ange, dont il suit, dans *Et maintenant ?*, la trace jusqu'à Madrid. En portugais, *pinto* signifie « je peins », et Joaquim se serait bien vu peintre, quand il était jeune ; il s'en fallut de peu, de même, qu'il soit médecin, guitariste ou économiste, comme son père ; Le destin l'a voulu ingénieur du son, producteur et cinéaste.

Lorsque Pinto se décida, par amitié, à étudier le cinéma, le Portugal s'appelait Antonio Variações (1945-1984). Variações était le plus gay des barbiers et des chanteurs portugais ; première rock star nationale, il shampouinait dans un même geste le fado d'Amalia, la poésie de Pessoa, les crêtes punk et les mèches disco. Comme Variações, Pinto vient du nord du pays ; comme lui, il arbore une barbe fleurie, que Variações lui a d'ailleurs taillée, quand elle était moins blanche. La mort brutale de Variações, en 1984, a fait découvrir le VIH à la majorité de ses compatriotes ; Pinto vit avec, depuis le milieu des années 1990. Il a failli appeler son film *Stayin'Alive*, par boutade autant que par amour des Bee Gees.

Adolescent, peu avant la « révolution des œilletons », Pinto fut arrêté par la police politique, pour insubordination. Regard de can-

cre sous ses lunettes de professeur, il a collaboré avec tout ce que le cinéma local compte de génies (Oliveira, Monteiro, Rocha...), et réalisé une dizaine de films, dont la plupart sont invisibles pour des raisons juridiques. Aujourd'hui, il a 57 ans, tient une petite maison d'édition, jardine et bricole dans la campagne lisboète avec son compagnon, Nuno, leurs chiens, leur voisine, Deolinda.

Vous prenez de leurs nouvelles, comme on prend des nouvelles du pays : comment va-t-il, comment vont-ils ? Eux, ça peut aller. Lui n'a dormi que trois heures ; s'il a l'air en forme, jure-t-il dans un sourire, c'est qu'il est tout excité de montrer son film en France, avant de l'emmener aux Oscar, où il représentera le Portugal. En un mot, Joaquim a la *saudade*, le mal du pays – son beau, son bon et son bien, aussi. ■

AURELIANO TONET